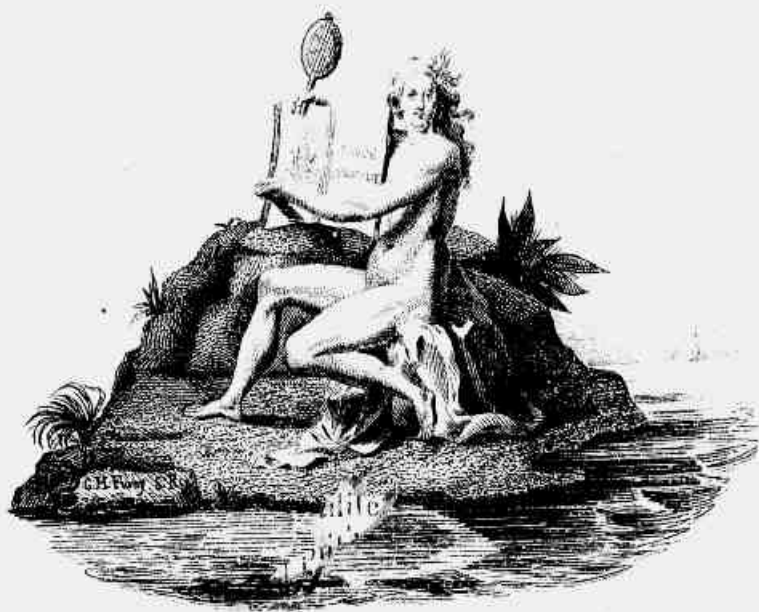


REVUE
FRANÇAISE.



RIO DE JANEIRO.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME DE LA REVUE FRANÇAISE.

Gravures.

Zuleika. C. H. FURCY FILS.	4.
Portrait de José Bonifacio de Andrada. <i>ib.</i>	17.
Imao. <i>ib.</i>	33.
Fuite de Darius. <i>ib.</i>	49.
Atalide. <i>ib.</i>	65.
Costume français du temps de Louis XIII. <i>ib.</i>	81.
Costume français du temps de Louis XIV. <i>ib.</i>	97.
Olaya. <i>ib.</i>	113.

Prose.

A nos lecteurs. H-FURCY.	4.
Ouverture de l'assemblée législative. <i>ib.</i>	45.
Chant de l'exilé, traduction de l'Espagnol. <i>ib.</i>	63.
Olaya et Julio, nouvelle brésilienne, traduite librement du Portugais. <i>ib.</i>	65, 81, 97, 113.
De la civilisation et des progrès au Brésil. <i>ib.</i>	73.
Un naufrage.	2, 17, 33, 45.
Costumes français du temps de Louis XIII. (<i>Beautés de l'histoire des Français.</i>)	93.
Costumes français du temps de Louis XIV. <i>ib.</i>	109.
Bernard et Mouton. ALPH. KARR.	9.
Les artistes.	14.
Confession d'une jeune fille.	15.
Nouvelles diverses.	15, 30, 45, 63, 80, 96, 112, 128.

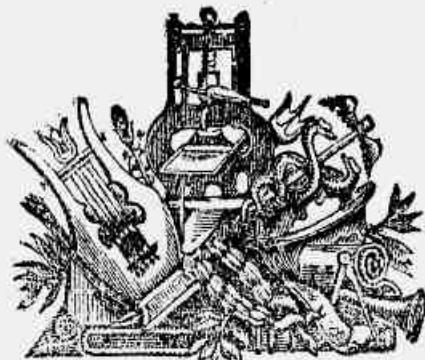
Revue du mois.	16, 31, 45, 64, 80, 96, 112, 128.
José Bonifacio de Andrada. (Biographie.)	24.
Tapage nocturne.	29.
Histoire des Ducs de Bourgogne, par M. de Barante. EMILE GERMON.	38.
Chants lyriques, par Albert Maurin. <i>ib.</i>	60.
Plante du maïs. <i>ib.</i>	79.
Le cacique Montezuma. <i>ib.</i>	101.
L'odalisque. <i>ib.</i>	124.
Essai sur la Tragédie. T. A. CRAVEIRO.	40, 59.
Sauvetage du Télémaque.	41.
Les pains ensorcelés.	42.
Bataille d'Issus.	56.
Choix de maximes, pensées et réflexions. M. LE MARQUIS DE MARICA.	72, 94, 110.
La folle d'Ostende.	87.
Un épisode de la vie d'Adrien Brauwer. D. AUBERT.	104.
Le chasseur fashionable. ELZEAR BLANCHET.	120.

Poésie.

Zuleika, texte anglais. LORD BYRON.	
Zuleika, traduction. H-FURCY.	14.
Atalide. RACINE.	78.
Stances. C. H-FURCY FILS.	62.
Stances. <i>ib.</i>	78.
Stances. <i>ib.</i>	95.
Le proscrit. <i>ib.</i>	111.
La retraite. <i>ib.</i>	107.



RIO DE JANEIRO,
4.^e Mai 1839.



PREMIÈRE ANNÉE,
N.º 1, 1.^{re} Vol.

REVUE FRANÇAISE.

LITTÉRATURE, SCIENCES, BEAUX-ARTS, POLITIQUE, COMMERCE.

Il paraît un Numéro, avec Gravures, le Premier de chaque mois, à l'Imprimerie et Chalcographie de C. H. Ponce, Rue du Canal, N.º 151. — Le prix, PAYABLE D'AVANCE, est de 2,000 rs. pour quatre mois, et 640 rs. pour un Numéro.

SUJET DE LA GRAVURE.

Zuleica.

« Eh! quoi, tu ne reçois point ma simple fleur! »
N.º 1. POÉSIE ÉTRANGÈRE.

Sommaire.

A nos Lecteurs. — Un Naufrage, par le prince Louis Napoléon et le duc Fitz-James. — Bernard et Monton, par Adm. Kean. — Poésie étrangère: *Zuleica*, par Lord Byron. — Variétés: Les artistes; Confession d'une jeune fille. — Nouvelles diverses. — Revue du mois.

A NOS LECTEURS.

En cherchant aujourd'hui à fonder au Brésil sous le titre de *Revue Française* une publication mensuelle, à l'instar de celles de France et d'Angleterre, nous croyons être utile à la fois à nos compatriotes et à la nation hospitalière dont les mœurs douces et

libérales nous rendent moins pénible l'éloignement de la terre natale.

En effet, dans un pays où la langue française se répand chaque jour davantage, et fait partie essentielle de l'éducation; dans un pays que l'immensité des mers sépare de la France, quel est le Brésilien quel est le Français, qui ne trouvera pas quelque utilité, quelque charme, même à une publication exclusivement consacrée à analyser la littérature, les sciences, les arts, l'industrie et la politique d'une contrée que sa civilisation a rendue à juste titre, ou rivale ou modèle des autres contrées de l'Europe? Quel est le père de famille, de quel que nation qu'il soit, qui n'appréciera pas un recueil destiné surtout à offrir constamment, par le choix de ses articles, la réunion des principes immuables de la morale?

Puisse donc la *Revue Française*, ré-

pendant aux espérances de son fondateur, réclamer bientôt l'extension dont son cadre est susceptible, et prenant place dans tous les salons de la capitale, être considérée par toutes les personnes qui entendent notre langue, comme une distraction utile ajoutée aux plaisirs du foyer !

H-FURCY.

UN NAUFRAGE. (*)

Ponto nox incubat atra :
Intonuere poli, et crebris micat ignibus
æther:
Præsentemque viris intentant omnia mor-
tem.

VIRG. *ÆNEID.* LIB. I.

I.

Gustave de Norval, fils d'un officier distingué, sortait à peine de l'enfance lorsqu'il perdit son père, à la sanglante bataille d'Eylau. Sa mère, restée veuve, sans fortune, et n'ayant pour subsister qu'une modique pension, trouva dans son courage la force de supporter le malheur qui l'accablait, et l'amour maternel devint pour elle une source abondante de consolation. Gustave fut alors l'unique objet de sa sollicitude: ce n'était point assez que

ses traits rappelaient à son souvenir l'époux qu'elle pleurait: elle voulut encore que son cœur, formé à la vertu, contribuât à rendre plus parfaite une ressemblance aussi chère. À force de travaux et de privations, cette tendre mère parvint à accomplir la tâche qu'elle s'était imposée: tous les bienfaits de l'éducation furent prodigués à Gustave; et les principes les plus solides, unis aux meilleures études, développèrent à la fois en lui les qualités de l'esprit et de l'âme. À vingt ans, il n'était pas seulement un homme instruit, mais encore un homme raisonnable et un homme de bien. Il apprécia bientôt tout ce qu'il devait à sa mère: dès ce moment son désir le plus ardent fut de travailler à la dédommager des sacrifices qu'elle avait faits pour lui, et il ne songea plus qu'au moyen d'assurer une heureuse vieillesse à celle qui n'avait rien épargné pour le bonheur de ses jeunes années.

Ce but était honorable, mais il était difficile à atteindre. Les arts et la littérature étaient la seule ressource de Gustave, et cette ressource, dans un siècle qui, généralement, admire les talents plus qu'il ne les paie, ne con-

(*) Cette nouvelle, dont les journaux littéraires de Paris ont fait le plus grand éloge, et qui, pour l'intérêt, a été comparée au chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre, a dû faire autant de bruit dans les salons du faubourg S. Germain que dans ceux de la chaussée d'Antin, car elle est attribuée à l'association littéraire de deux hommes également célèbres, et dont les noms seuls résumement les opinions les plus opposées: le

prince Louis Napoléon et le duc de Fitz-James. Le prince a, dit-on, conçu le plan de l'ouvrage pendant sa traversée de Rio-de-Janeiro, aux États-Unis, et le duc l'a écrit peu de temps avant sa mort.

Nous avons pensé que nos lecteurs aimeraient à juger une production semblable, et, malgré son étendue, nous nous proposons de la leur offrir toute entière en la publiant successivement dans la REVUE FRANÇAISE.

duit guère à la fortune que quelques êtres privilégiés. A vingt deux ans Norval ne figurait pas encore parmi ces heureux du jour: peintre, il avait exposé quelques tableaux; littérateur, il avait publié quelques écrits; mais un petit nombre de suffrages éclairés et les avantages pécuniaires les plus modiques avaient été les seuls fruits qu'il eût jusqu'alors recueillis de ses veilles.

Dans son impatience de réaliser les espérances qu'il avait conçues pour sa mère, le bon fils était presque tenté de regretter le penchant irrésistible qui l'avait entraîné dans une carrière aussi épineuse; et il aurait volontiers répété avec La Fontaine : *« Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire, »* si l'amour, la plus séduisante de toutes les fleurs, pour un cœur de vingt deux ans, en se rencontrant sur son passage, ne lui avait pas paru démentir la sentence du grand homme. En effet, comment Gustave aurait-il pu cesser de croire au bonheur que procurent les arts? C'était à eux qu'il devait d'avoir à la fois ressenti et inspiré le plus délicieux des sentimens : la peinture l'avait conduit auprès de la tendre et vertueuse Elia. Cette jeune personne, qui devait le jour à un digne émule des David et des Girodet, cultivait elle-même avec succès un art qui lui avait été, pour ainsi dire, enseigné dès le berceau; Gustave avait été amené par ses études à fréquenter l'atelier de son père; il la vit, et la voir ce fut l'aimer. Bientôt la douce sympathie pénétra du même sentiment le

cœur de l'innocence, et dès lors, pour le jeune artiste, tout un avenir fut renfermé dans les seuls regards de son amante.

Tous les vœux de Gustave tendaient à s'unir à celle que son cœur avait choisie, et rien ne s'opposait à son bonheur que la médiocrité de sa fortune. Le père d'Elia n'ayant, comme beaucoup d'artistes, que son talent pour toute richesse, ne pouvait en assurer une autre au jeune couple, et cette richesse-là, bien que possédée à un degré assez élevé par les deux amans, ne lui paraissait pas suffisante pour les mettre à l'abri du besoin. Aussi dans sa prudente tendresse, le bon père regarda-t-il comme un devoir de différer le mariage de ses enfans jusqu'à ce que l'expérience eût mûri leur jeunesse et leur eût fait acquérir l'entière pratique de leur art.

Deux années devaient s'écouler avant l'union des deux jeunes artistes; Gustave fit le vœu de les employer avec l'ardeur que lui inspiraient en même temps l'envie d'améliorer le sort de sa mère et le désir de posséder Elia. Sa vive imagination trouva dans les voyages le moyen le plus sûr et le plus prompt de développer en lui le germe des talens : il résolut, quoiqu'il en coûtât à son cœur de se séparer de tout ce qui lui était cher, d'aller, vers des contrées lointaines, chercher dans les secrets de la nature ces inspirations, qui devinrent souvent pour le génie les sources de la gloire et de la fortune.

Bientôt il se présenta une occasion des plus favorables aux projets de

Gustave. Une riche Compagnie commerciale, qui se proposait d'établir des comptoirs dans les deux Indes, voulant auparavant avoir des notions certaines sur plusieurs villes importantes de ces contrées, y envoyait, sur un bâtiment frété exprès par elle, des agens chargés d'apprécier d'une manière positive les avantages et les inconvéniens d'une entreprise dans ces colonies. Un employé exerçant la double fonction de secrétaire et de dessinateur, devait être attaché à cette expédition ; le jeune peintre s'offrit, et, grâce à la recommandation d'un des agens principaux, ses services furent acceptés. Gustave alors, plein d'enthousiasme, ne songea plus qu'au départ. Il s'étudia avec empressement à diminuer les alarmes d'une mère et d'une amante, et dès que son éloquent tendresse fut parvenue à faire entrer dans leur cœur les espérances qui transportaient le sien, il s'arracha de leurs bras en leur cachant ses larmes, et se rendit à Bordeaux où l'attendait le vaisseau prêt à mettre à la voile.

Arrivé à Bordeaux, au commencement de l'année 1816, Gustave y trouva les trois agens de la Compagnie à laquelle il appartenait lui-même, et s'embarqua avec eux quelques jours après à bord du *Sphinx*, où ils rencontrèrent pour seul compagnon de voyage un ecclésiastique, nommé Anselme, dont l'honorable mission était d'encourager le zèle des apôtres évangéliques dans tous les lieux qui devaient être visités par les représen-

tans de la Compagnie. Ce navire, qui était un trois mâts de la plus belle apparence, avait dix hommes d'équipage, et était commandé par un ancien officier de la marine militaire, dont la prudence égalait le savoir et l'intrepidité. Il s'éloigna majestueusement du port, et les voyageurs, auxquels le temps le plus favorable semblait inspirer la sécurité, contemplaient tranquillement les rivages de la patrie que, hélas ! plusieurs d'entre eux ne devaient plus revoir.

Près de deux années s'étaient écoulées depuis le départ de Gustave, et cependant aucune nouvelle n'était venue dissiper les craintes mortelles qu'un si long silence avait inspirées à sa tendre mère et à la douce Elia, lorsque enfin il leur parvint une lettre qui, tout en leur apprenant les maux inouis qu'avait endurés celui qui leur était cher, les rassurait sur son existence, et leur faisait espérer son retour. Cette lettre, écrite par le jeune artiste lui-même, renfermait dans les termes suivans le touchant récit de ses aventures :

« Le *Sphinx*, sorti du port de Bordeaux, avec la meilleure brise, se dirigea vers les côtes du Portugal. Lorsque nous fûmes à la hauteur de Gibraltar, nous nous portâmes vers les Canaries, et nous ne tardâmes pas à découvrir le pic de Ténériffe, qui se voit de quarante lieues. Plus nous approchions des Canaries, plus leur aspect riant et fertile nous paraissait justifier le nom d'Iles Fortunées que leur donnaient les Anciens.

Une relâche de quelques heures dans leur principal port nous convainquit que ces îles, placées sous un climat doux et tempéré, sont des plus agréables et des plus riches de l'Océan.

« Après avoir doublé le cap Blanc nous laissâmes à notre droite les îles du cap Vert et bientôt nous coupâmes la ligne dans la direction des îles de l'Ascension et de Sainte-Hélène. Pendant plusieurs jours nous vîmes en mer les rochers qui environnent cette dernière, de laquelle les vents contraires ne nous permirent pas d'approcher comme nous le désirions. Nous fûmes, malgré nous, obligés de renoncer à visiter ce petit coin de terre qu'un tombeau a rendu à jamais célèbre. Mais que de réflexions nous inspira le seul voisinage d'un tel lieu : ce roc, où vint se briser le colosse de la puissance et de l'ambition, nous rappela vivement les gloires nouvelles et les malheurs récents de la France. Les palmes qui protègent l'ombre du héros nous apparurent brillantes, mais arrosées du sang et des larmes de la patrie ; et en nous éloignant de l'espace étroit qui renferme à jamais celui que l'univers ne pouvait contenir, il nous sembla que les voix de l'Océan venaient de nous faire entendre ces paroles du Prophète : « Les enfans des hommes seront abaissés autant qu'ils se sont élevés, »

» En quittant les parages de Sainte-Hélène, notre vaisseau avait cinglé vers le cap de Bonne-Espérance. Favorisés par les vents, nous le doublâmes en peu de temps, ainsi que le cap

Sainte Marie, en passant entre les îles de Madagascar, de Bourbon et de Maurice. Nous nous hâtâmes de mettre derrière nous cette dernière : nous ne pouvions supporter sans regret la vue de cette terre jadis française et si florissante, de cette riche colonie que les écrits de Bernardin de Saint-Pierre ont immortalisée, et que les tourmentes révolutionnaires ont enlevée à son ancienne métropole. Bientôt ces rivages disparurent à nos yeux, et nous nous avancâmes vers la côte du Malabar ; enfin, après quatre mois de la plus heureuse navigation, nous arrivâmes à Pondichéry, qui était le point le plus éloigné de notre voyage. Nous habitâmes pendant six semaines cette belle cité française que son ancienneté et sa situation favorable appelaient à rivaliser avec la moderne et immense Calcutta. Ce séjour suffit pour convaincre nos agens de tous les avantages qu'il y aurait pour la compagnie dont ils étaient les délégués, à faire de Pondichéry le centre d'une vaste entreprise commerciale. Lorsque tous les renseignemens désirables à ce sujet furent obtenus, et que les rapports en furent expédiés en France, nous nous disposâmes à franchir l'espace presque incommensurable qui sépare l'Inde antique de l'Inde nouvelle. Notre bâtiment, qui se trouvait dans le meilleur état, malgré sa longue course, tourna la proue vers le sud-ouest, et bientôt, laissant une seconde fois derrière lui ce cap fameux, d'où la grande ombre de Vasco de Gama semble encore aujourd'hui planer sur les flots

de l'Océan, il obéit aux vents favorables, qui le poussaient presque en ligne droite vers l'Occident.

Buenos-Ayres était le lieu de notre destination; nous y parvînmes en moins de deux mois et demi. Là, nous fîmes encore un séjour de quelques semaines, qui fut employé par nos agens à préparer les élémens d'un établissement destiné à devenir un des principaux entrepôts de la compagnie dans l'Amérique méridionale. Nous quittâmes ensuite la vaste capitale de la petite république de la Plata, pour nous diriger sur celle de l'Empire Brésilien. Nous atteignîmes en peu de temps à la hauteur de l'imposante et magnifique baie de Rio-de-Janeiro, où nous mouillâmes pendant quinze jours. Ce que nous vîmes dans la riche et industrielle cité de Saint-Sebastien, nous démontra que le Brésil, par sa situation et par ses richesses, est appelé à devenir pour l'Amérique du sud, ce que les Etats-Unis sont devenus pour l'Amérique du nord, et nos agens commerciaux signalèrent cette place comme l'une des plus importantes du nouveau monde.

» Il y avait neuf mois que nous avions quitté la France, lorsque, par le plus beau temps, nous sortîmes de la baie de Rio-de-Janeiro, pour nous rendre aux Antilles, où nous devions trouver les ordres ultérieurs des Directeurs de la compagnie. Le *Sphinx* se dirigea majestueusement vers le nord, et constamment favorisé par les vents, il parvint avec rapidité à la hauteur du cap Saint-Augustin. Nous

avions doublé ce cap pour tourner à l'ouest, nous perdions de vue les côtes du Brésil et nous approchions de celles de la Guyane, quand les vents, qui nous avaient été favorables jusqu'alors, nous abandonnèrent et furent remplacés par de fréquentes alternatives de calmes et de vents contraires. Nous luttâmes avec assez de bonheur contre ces obstacles jusqu'au de là de Cayenne et de Surinam; mais arrivés dans ces parages, nous les vîmes devenir si menaçants que nous craignîmes de ne pouvoir plus long-temps les vaincre: en une nuit le temps avait changé d'une manière alarmante. Cependant nous cherchions à poursuivre notre route, espérant que le Ciel nous protégerait. Vain espoir: l'horizon se rembrunit, les nuages s'amoncelèrent, la mer s'agite, les vents soufflent avec violence: tout nous présage une affreuse tempête.

» Il y avait déjà vingt quatre heures que nous étions menacés, lorsque tout à coup l'orage éclata d'une manière épouvantable. Tous les élémens se déchainent à la fois; la voûte des cieux se détache pour fondre sur nous; les abîmes s'ouvrent pour nous engloutir; le mugissement des vagues écuman-tes, mêlé aux éclats de la foudre, ajoute encore à la crainte qui s'empare de tout l'équipage; l'épouvante est à son comble quand le tonnerre redouble, et que la clarté affaiblie du jour, faisant place aux ténèbres les plus profondes, ne nous permet plus de distinguer que le feu du ciel, qui sillonne la nue: les uns, frappés du

danger que nous courons, poussent des cris de désespoir; les autres, humblement prosternés, prient le Tout-Puissant de ne pas nous abandonner. Plein de cette résignation que la religion donne au vrai chrétien, le vénérable ecclésiastique qui nous accompagne, élève les mains vers le ciel en disant : « O mon Dieu, s'il te plaît de disposer de tes enfans, daigne leur accorder la vie éternelle ! » Le commandant du vaisseau, le brave Atalmon, ne songe qu'au moyen de sauver son équipage, et conserve une attitude calme : il ordonne les manœuvres, encourage les travailleurs, et travaille lui-même à réparer nos nombreuses avaries. Hélas ! tant de dévouement est inutile : la tempête devient plus terrible ; un affreux coup de vent brise nos mâts et nous jette avec violence sur un banc de rochers. Quelle est notre consternation lorsque nous sentons s'enfoncer notre vaisseau ! Seuls, dans les ténèbres, au milieu des mers, toute espérance de salut nous est ravie ; il ne nous reste que la fatale certitude de la mort. C'est vainement que notre digne prêtre essaie de ranimer l'équipage par des paroles de consolation : tout le monde s'abandonne au plus cruel désespoir. Le péril approche... les flots pénètrent de toutes parts : ils remplissent le bâtiment prêt à s'engloutir avec nous. Des cris d'effroi se font entendre ; chacun frémit à l'aspect du trépas.... où fuir grand Dieu ! Les uns, glacés d'épouvante, s'attachent aux agrès, et attendent, immobiles, que les eaux

viennent les ensevelir ; les autres, retrouvant tout leur courage, se précipitent à la mer, dans l'espoir de se sauver, ou au moins de disputer encore quelques instans leur existence au sort qui les menace ; et moi, au milieu de tant de périls, ô ma mère, ô mon Elia, vous occupez encore mon âme !

» Rien ne pouvait plus nous garantir du naufrage ; notre perte était assurée. Le *Sphinx*, prêt à couler, allait s'abîmer sous les flots, avec tous ceux qui le montaient, lorsque Atalmon, se jetant à la nage, s'écria : « Mes amis, suivez-moi ; nous ne sommes pas loin de terre ! » Nous nous précipitâmes presque tous sur ses traces, entraînés par les pieuses exhortations d'Anselme qui s'efforçait de ranimer tous les courages. Nous n'étions pas à dix brasses du bâtiment qu'il disparut et que nous entendîmes les derniers cris des malheureux qui n'avaient pas voulu s'en séparer. A ces cris, hélas ! répondaient déjà ceux de plusieurs des nageurs qui, n'ayant pas assez de force pour résister à la violence des vagues, se trouvaient submergés par elle.

Dans cette cruelle situation, le Dieu de miséricorde me protégea ; il me permit d'être du petit nombre de ceux qui purent suivre Atalmon vers les rochers contre lesquels notre navire s'était brisé. Après des efforts inouis, nous touchâmes à cet écueil ; il avait causé notre malheur, il devint notre consolation. Mais que d'infortunés périrent avant d'y arriver ! de tout l'équipage, il ne resta que notre intrépide com-

mandant et quatre matelots; et de mes quatre autres compagnons de voyage, deux seulement échappèrent à la mort; c'était l'ecclésiastique et l'agent principal de la compagnie. Nous eûmes, tous les huit, le bonheur de nous arracher au naufrage en gravissant les roches, et en cherchant sur leur cime un abri contre les flots.

» Quelle émotion vint s'emparer de nos sens lorsque nous nous crûmes hors de danger! nous ne sentîmes plus nos fatigues; la joie avait remplacé la terreur: tous pressés autour d'Anselme et d'Atalmon, nous les embrassâmes en disant: « Nous vous devons la vie; votre courage nous a sauvés! » »

» — Non mes amis, reprit le vertueux prêtre, vous méconnaîsez le véritable auteur de notre salut; c'est Dieu seul qui nous a préservés. Prosternez-vous avec moi pour le remercier de ce premier bienfait. Puisse-t-il, désarmant sa colère, veiller encore sur ses faibles créatures, rendre le calme aux éléments, et achever son ouvrage en nous conduisant sur une terre hospitalière! » »

» Ces paroles nous rappelèrent que le péril n'avait pas encore cessé pour nous, et que notre rocher serait bientôt un asile de mort, si nous n'étions recueillis par quelque vaisseau, ou si nous ne parvenions à gagner une île. La joie que nous avions ressentie d'abord, ne tarda pas à nous abandonner; une morne tristesse lui succéda. Les premiers rayons du jour, loin de la diminuer, l'augmentèrent en nous

montrant les corps inanimés des malheureux qui avaient succombé, et que les flots semblaient ramener à nos yeux pour doubler l'horreur de notre situation. Cependant les nuages épais qui, la veille, remplissaient l'atmosphère, paraissaient se dissiper; le soleil, perçant enfin les voiles qui le couvraient, se montra sur l'horizon éclairci la mer devint calme, et le ciel reprit sa sérénité. Il nous fut alors possible de nous orienter; nous reconnûmes bientôt que nous étions à la hauteur des bouches de l'Orénoque, dont nous découvrîmes les nombreuses îles. Ces îles devinrent aussitôt l'objet de tous nos vœux; mais comment y aborder? Elles étaient trop éloignées pour espérer d'y parvenir à la nage, et Atalmon, qui paraissait les bien connaître, nous en démontra l'impossibilité, en mesurant la distance. Nous fûmes donc obligés de nous résigner à attendre le passage de quelque vaisseau. Nous nous occupâmes alors de placer des signaux qui pussent nous faire apercevoir de loin; un reste de mât fut planté sur le point le plus élevé du rocher, et à l'instant même, nos mouchoirs, attachés ensemble à son extrémité, flottèrent dans les airs comme un pavillon. A la vue de ce signe, doux emblème d'espérance, nous eûmes tous la même pensée: le cri de *Vive la France!* s'échappa simultanément de toutes les bouches, et retentit dans les profondeurs de l'Océan, comme la voix d'un seul homme. O patrie, quel est ton empire sur les cœurs! Le simple aspect des couleurs qui te rappel-

lent suffit pour nous faire oublier que nous sommes entre la vie et la mort.

» Déjà un jour et une nuit s'étaient écoulés, sans que nous eussions aperçu une voile; privés d'alimens, nous commençons à sentir que si le ciel n'envoyait bientôt à notre secours, nous ne tarderions pas à périr de faim et de fatigue. Cependant les premiers feux de l'aurore virent dissiper ces angoisses mortelles, et nous rendirent l'espérance: nous découvrimus au pied du rocher une chaloupe que les vagues, pendant la nuit, avaient élevée au-dessus de l'eau; elle était renversée et paraissait engagée dans les roches. Quelle fut alors notre joie! Nous ne doutions plus que la providence ne nous protégât. Nous entrâmes dans la mer pour en retirer la chaloupe, et bientôt nous reconnûmes que c'était une de celles de notre bâtiment qui avaient disparu pendant le naufrage. Notre joie redoubla lorsque, après avoir mis à flot cette embarcation, nous vîmes qu'elle n'avait que de légères avaries, et que, par une sorte de miracle, elle avait conservé une partie de ses rames; nous nous regardions comme sauvés, et la seule idée de pouvoir bientôt aborder aux îles de l'Orénoque, nous rendait le courage: le besoin de nourriture nous paraissait supportable, en pensant qu'avant le coucher du soleil, nous serions hors de danger. Impatients de profiter du moyen de salut qui nous était offert, nous plaçâmes, à la poupe, comme une égide, ce pavillon qui semblait nous avoir porté bonheur, et après

avoir adressé à Dieu de nouvelles prières, nous nous livrâmes aux flots avec notre frêle esquif. »

(La suite au prochain numéro)

BERNARD ET MOUTON.

Voici l'histoire d'un chien et d'un homme, de deux amis qui s'aimaient également, ce qui n'arrive jamais dans les amitiés humaines, où il n'y en a qu'un qui est l'ami de l'autre.

Mes deux héros avaient une assez grande ressemblance; tous deux étaient le résultat d'une foule de croisemens de races sans intelligence, de mésalliances au hasard. L'homme n'était ni grand ni petit, plutôt maigre que gras, passablement laid; ses traits étaient un assemblage confus et incohérent; on n'aurait pu y retrouver le type d'aucune race, ni d'aucune famille; il n'était ni brun, ni blond, sans être pour cela précisément châtain.

L'autre ami était également né d'une occurrence fortuite. Ses oreilles courtes, à moitié relevées, tenaient des terre-neuviens; son poil ras et fauve du carlin, son museau allongé, du lévrier; une de ses pattes était blanche, les autres n'étaient d'aucune couleur. C'était un de ces individus qui ont découragé Buffon.

Tous deux s'aimèrent d'autant plus que personne autre ne les aurait aimés; car outre leur laideté, ils étaient pauvres au dernier des points.

Ils déjeûnaient rarement, car ce repas qui commence la journée ne peut

exister pour les gueux, qui doivent conquérir chaque morceau de pain; ils dinaient par hasard tantôt mal, tantôt médiocrement, et ne soupaient jamais; le sommeil remplaçait ce dernier repas: le sommeil, doux ami, qui suspend l'existence, et ne laisse à désirer que le sentiment du néant, la conscience de ne pas être.

Le chien s'appelait Mouton, l'homme s'appelait Bernard; leurs noms ne leur allaient ni bien ni mal; l'homme se serait appelé Mouton, le chien se serait appelé Bernard, que personne n'aurait pu y trouver à redire, vu que rien dans leur air, ni dans leur tournure, n'affirmait ni ne démentait leur nom.

Bernard faisait tous les métiers, faute d'en savoir un seul; naturellement, il était condamné aux plus fatigans, lesquels sont les moins rétribués. Mouton ne savait rien faire; il suivait son maître partout, partageait son pain, lui léchait les mains, lui réchauffait les pieds la nuit, le consolait et l'aimait. Un hiver, Mouton tomba malade. Bernard fut obligé de le laisser deux jours entiers sur la paille du quai d'Orsay. Le troisième jour, il n'y avait plus de paille: Mouton tremblait de froid et de fièvre sur la terre humide. Bernard le porta chez un médecin de chien, pour le faire soigner. Le médecin exigea le paiement de huit jours d'avance, Bernard vendit son gilet et sa troisième chemise pour le satisfaire.

Mais la maladie de Mouton était grave; Bernard venait le voir tous les jours

et passait près de lui tout le temps qu'il ne pouvait employer utilement.

Arriva l'appel des conscrits; Bernard fut obligé de partir. Cela l'eût enchanté, si Mouton avait été en état de le suivre; car, au régiment, on a du pain, un lit, des habits; mais Mouton ne pouvait encore faire un pas. Il se procura un peu d'argent de la vente de ses hardes, et partit en pleurant. Le régiment changeait plusieurs fois de garnison. Bernard n'avait qu'un souci, c'était son chien. Il amassait de l'argent, sou par sou, et l'envoyait au médecin; une fois il chargea de son petit pécule un camarade qui s'en allait en trimestre à Paris. Le camarade but l'argent.

Un jour, Bernard reçut une lettre: elle portait le timbre de tous les endroits où le régiment avait passé. Elle avait quinze jours de date. Elle était du vétérinaire.

Il n'avait pas reçu le dernier envoi de Bernard; son cœur se serra; il courut chez son Colonel, la lettre à la main; mais sitôt qu'il voulut parler, sa voix se brisa en sanglots, il ne put que tendre la funeste missive et dire, crier, en pleurant: « Mouton, mon Mouton, mon pauvre Mouton, Mouton vendu! »

Le colonel le crut fou; cependant il pleurait de si bon cœur, il y avait quelque chose de si vrai dans sa douleur, de si amer dans ses larmes, que le Colonel le calma, le rassura, et se fit conter l'affaire.

— Mon Colonel, dit-il en finissant, au nom du ciel, au nom de tout ce que

vous aimez le plus au monde, laissez-moi partir ou je m'en irai sans permission; je m'enfuirai, je désertai; il faut que je voie Mouton, je ne veux pas qu'il soit vendu; mon Dieu, Mouton vendu!

— Mais dit le Colonel, quand je t'aurai donné une permission, comment feras-tu ce voyage? tu sais que les militaires ne reçoivent rien en route pour ce genre de congé. — Oh! je mendierai, on ne me refusera pas un morceau de pain et de la paille pour coucher. Mon Colonel, mon bon Colonel, laissez-moi partir!

— Un soldat ne doit pas mendier; et d'ailleurs, arrivé à Paris, que feras-tu? Si tu ne peux pas payer le vétérinaire, il vendra ton chien malgré ta présence. Je ne sais ce que je ferai, mais je ne laisserai pas vendre Mouton; c'est mon seul ami! sans ses caresses, sans son regard intelligent et amical, je me serais jeté vingt fois par dessus le Pont-Royal. Je ne laisserai pas vendre Mouton. Qu'il va être heureux de me revoir! Je supplierai le vétérinaire, je me mettrai à genoux, je le tuerai. Il ne vendra pas mon chien! Et d'ailleurs je le paierai par petites sommes; si Stanislas ne m'avait pas volé, la pension de Mouton aurait été payée. J'amasserai son par son de quoi payer le médecin. Je ferai comme j'ai déjà fait, je ne vais jamais au cabaret, ni nulle part. Mon Colonel, laissez-moi partir?

Le Colonel lui donna trois louis et lui dit: — Va chercher Mouton.

Bernard baisait les mains de son Co-

lonel, voulait lui baiser les pieds; le Colonel l'envoya se faire délivrer sa feuille de route.

Bernard avait deux cents lieues à faire; il partit gaiement, avec sa permission dans une boîte de fer blanc, et ses trois louis soigneusement attachés et ficelés dans sa poche. Il marchait courageusement et bravait la fatigue, la pluie, le vent, on songeant qu'il allait revoir Mouton, son ancien camarade.

— Pauvre Mouton! se dit-il, nous serons bien heureux maintenant. Maintenant nous serons chaudement couchés, nous mangerons tous les jours; j'aurai tout le tems de m'occuper de toi, de te laver, de te savonner; tu seras beau et propre.

Et tu n'auras pas besoin de m'attendre aux portes dans la rue, comme quand je faisais des commissions; tout le monde t'aimera: les soldats aiment les chiens; tu seras libre et maître dans la caserne, jusqu'aux sous-officiers qui te donneront des os à ronger. Je te ferai bien luisant pour te mener chez mon Colonel; et dans ces longues heures, où l'on n'a rien à faire, au lieu d'aller au cabaret, j'irai me promener avec toi.

Comme tu seras étonné de me voir bien habillé, de manger tous les jours, de manger à la même heure! ces pensées lui donnaient du courage pour marcher; le vingtième jour il était à Paris, fatigué, ou plutôt exténué. Cependant sans s'arrêter, il courut chez le vétérinaire.

Il était fort occupé. On dit à Ber-

nard d'attendre: il demande à voir son chien; le domestique n'était plus le même, le nouveau ne connaissait pas Bernard: il répondit qu'il avait défense de laisser entrer dans le chenil sans une permission expresse du médecin.

Connaissez-vous mon chien? dit Bernard; il s'appelle Mouton. — Non, répondit le domestique.

— Il est, ajouta Bernard, il est jaune avec une patte blanche!

Bernard se promenait dans l'antichambre, livré à la plus vive impatience. Mon ami, dit le domestique, vous pouvez entrer.

Bernard se précipita près du médecin; il sortit de sa poche un louis et demi qui lui restait. — Monsieur, dit-il, je viens chercher Mouton, je viens chercher mon chien.

Le vétérinaire ne le reconnut pas. — Votre chien s'appelle Mouton? — Oui, Monsieur, Mouton. — Quel jour est-il entré ici? — Un Samedi.... Février.... 182.... — Quel est son sigalement? — Jaune, avec une patte blanche.

— Ah! voilà: Mouton, jaune, poil ras, pattes blanches, c'est bien cela.... Ah! il a été vendu il y a cinq jours, faute de paiement de sa pension.

Bernard faillit tomber. Après quelques instans de silence, il s'écria: Vendu! — Oui, vendu, il y a cinq jours, faute de paiement de sa pension; il était dû douze francs; la vente n'a produit que huit francs; vous me devez quatre francs, dont je vais vous faire reçu.

— Où est-il? — Le reçu, le voici;

donnez l'argent. — Où est Mouton? — Je ne sais.

Bernard prit le médecin par le bras. — Si vous ne me dites pas où est Mouton, je vous étouffe.

— Rue Regrattière, île Saint Louis, je ne sais ni le numéro ni le nom de l'acquéreur. Bernard courut rue Regrattière, il la parcourut dix fois dans tous les sens; mais c'était un Dimanche, les boutiques étaient fermées. Il coucha dans un mauvais petit hôtel auprès de là. Le matin, dès le jour, il se promenait dans la Rue Regrattière, regardant dans les boutiques, entrant dans les portes, interrogeant les portiers, recevant plus de bourades que de réponses claires. Le second jour, comme il passait devant la porte d'un cloutier, un ouvrier appela Médor. En entendant appeler un chien, Bernard se retourna: ce chien était Mouton, qui, sortant de la boutique du cloutier, vint, en hurlant de joie, se précipiter sur son maître. Bernard le prit dans ses bras, l'embrassa, et se mit à pleurer.

Le cloutier cependant sifflait Médor, et Mouton, redevenu Mouton, redevenu l'ami de son ami Bernard, ne bougeait pas, le cloutier sortit et donna un coup de pied au chien pour punir sa désobéissance. Bernard rendit à l'ouvrier un coup de poing qui l'étonna. D'autres ouvriers sortirent pour défendre leur camarade, une lutte s'engagea, la garde vint et emmena Bernard, qui coucha à la préfecture de police.

Le lendemain, il se présenta à la

boutique du cloutier qui le reçut d'un air menaçant.

— Je ne viens pas vous chercher querelle, dit Bernard, je viens au contraire vous prier de me rendre un service. Je commence par vous demander pardon de ma vivacité d'hier; mais ce chien est à moi.

— Comment! s'écria le cloutier, ce chien est à vous; me prenez-vous donc pour un voleur? Ohé, Martin, n'ai-je pas devant toi payé Médor huit francs en bons écus comptant?

— Monsieur, reprit Bernard, je viens vous prier de consentir à me le vendre.

— Non, reprit le cloutier, Médor fait très bien mon état, et après tous ceux que j'ai essayé inutilement d'y accoutumer, le premier qui y réussit me devient trop précieux pour que je consente à m'en défaire.

— A ce moment, Bernard aperçut Mouton il était dans une roue et la faisait tourner; son cœur se serra.

— Monsieur, dit-il, je vous donnerai 20 fr.

— Du tout, reprit le cloutier, j'ai acheté Médor, et je le garde. Et ce n'est pas d'ailleurs pour un homme qui a failli m'assommer hier que je me priverais d'un animal aussi utile.

— Oh! dit le soldat, il y avait près d'un an que nous ne nous étions vus. Mouton fit entendre un cri déchirant. Bernard voulut entrer dans la boutique; le cloutier l'en empêcha. Bernard serra le poing, mais il se retint. — Mon Dieu! dit-il, qu'a donc Mouton?

— Probablement il vous a vu, s'est arrêté, et a mérité une correction.

— Monsieur, cria Bernard, je vous donne vingt cinq francs, c'est tout ce que j'ai; je m'en retournerai en mendiant, mais ça m'est égal si j'emène Mouton. Tenez, prenez mes vingt-cinq francs, je vous en prie.

L'ouvrier hésita un moment, Bernard ne respirait pas, mais la rancune prenant le dessus, le cloutier, dit: « Non, Médor m'est utile; il est à moi, je l'ai payé et je le garde; vous m'offririez cent francs que vous ne l'auriez pas. » Bernard voulut parler, les autres ouvriers survinrent et le chassèrent. Le lendemain, il vint encore errer devant la boutique; Mouton poussa un cri déchirant, mais cette fois Bernard en vit clairement la cause.

En reconnaissant son maître il s'était arrêté, la roue avait cessé de tourner et l'ouvrier, interrompu dans son travail, l'avait piqué avec une tringle de fer, rougie au feu. Mouton s'était remis à tourner, Bernard voulut encore entrer dans la boutique; Mouton s'arrêta de nouveau, et une seconde piqûre du fer rouge le rappela à ses nouveaux devoirs.

Bernard s'en alla le cœur gonflé, il ne pouvait même passer devant la boutique du cloutier sans exposer Mouton à de cruelles blessures, il ne revint pas le lendemain.

— Et ensuite? — On ne le revit plus.

— Il retourna donc au régiment? — Pas davantage, et personne n'en entendit plus parler: on n'a jamais su

ce qu'il était devenu.

Alp. KARR.

POÉSIE ÉTRANGÈRE.

ZULEIKA.

BY LORD BYRON.

« What! not receive my foolish flower!

Nay then I am indeed unblest;

On me can thus thy forehead lower?

And know'st thou not who loves thee best?

Oh Selim dear! Oh more than dearest!

Say, is it me thou hatest or fearest?

Come, lay thy head upon my breast,

And I will kiss thee into rest,

Since words of mine, and songs must fail

Even from my fabled nightingale. »

TRADUCTION.

ZULEIKA.

PAR LORD BYRON.

Eh! quoi, tu ne reçois pas ma simple fleur!
Oh! alors je suis vraiment infortunée. Ton
front peut-il ainsi pour moi être sévère?
Peux-tu ne pas connaître celle qui t'aime le
mieux? O Selim! O toi qui m'es si cher! Dis,
est-ce moi que tu hais ou que tu crains? Viens,
pose ta tête sur mon sein, et, dans ton repos,
tu recevras mes baisers pendant que mes
accens effaceront même les chants de mon
rossignol merveilleux.

VARIÉTÉS.

LES ARTISTES.

— Voici, comment s'est accompli
et comment a été accueilli le trait
récent de générosité de Paganini en-
vers Berlioz: « Après le concert, où
ce dernier avait reçu du maestro ita-
lien les témoignages, les moins équi-
voques d'enthousiasme, l'auteur de

Cellini, pris d'une fièvre violente,
avait été obligé d'aller se mettre au
lit. Le mardi on lui annonça la visite
d'un jeune enfant qui avait à lui parler,
cet enfant était le jeune Achille, le fils
de Paganini, qui s'approche du lit de
Berlioz et lui dit: « M. Berlioz, mon
père n'a pas pu sortir, mais il m'envoie
pour savoir de vos nouvelles. » Le
malade, abattu par la fièvre, lui té-
moigna combien il était sensible à
cette preuve d'intérêt et le chargea
d'en exprimer sa reconnaissance à
son père; le jeune enfant ajouta timi-
dement: « M. Berlioz, mon père m'a
dit de vous répéter qu'il avait été ravi
de votre concert, et qu'il serait venu
vous le dire lui-même s'il n'avait pas
craint de s'enrhumer. » Berlioz lui
répondit: « Mon ami, vous remercirez
bien votre père et vous lui direz que
dès que je pourrai sortir, j'irai le voir. »
Le petit, pendant ce temps, fouillait
dans sa poche, et il en tire une lettre
qu'il tourne et retourne d'un air em-
barrassé dans ses mains, et puis il
balbutie ces mots: « M. Berlioz, mon
père est enchanté de votre musique,
et il m'a chargé de vous remettre cet-
te lettre, il n'y pas de réponse, adieu
M. Berlioz. » Là dessus l'enfant jette
la lettre sur le lit et se sauve comme
s'il venait de faire une mauvaise action.
Berlioz n'attache pas d'abord d'autre
importance à cette lettre que celle
qu'on attache à des félicitations de
politesse; cependant, envieux de lire
quelques phrases d'éloges d'un grand
artiste, il décachète la lettre, la par-
court des yeux, la relit pour être sûr

qu'il n'est pas sous l'influence d'une hallucination, et voit à travers un nuage de larmes le mandat de vingt mille francs de Paganini sur la caisse de M. Rotschild; à l'idée des années de repos et de bonheur que lui assure la générosité de son bienfaiteur, il ne peut exprimer sa reconnaissance que par des sanglots et des larmes; sa femme (miss Smithson), qui était dans une chambre à côté, et qui ignorait ce qui venait de se passer, accourt effrayée aux accens entrecoupés de son mari; Berlioz, suffoqué par la joie, ne peut que lui montrer la lettre qu'il vient de recevoir. Mais ne connaissant pas l'italien, madame Berlioz ne peut ni comprendre ni deviner ces deux lettres; alors elle fond à son tour en larmes, croyant qu'un nouveau malheur vient l'atteindre dans son ménage; elle jette des cris déchirans, et ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure que Berlioz peut parvenir à lui faire comprendre que ces deux lettres sont le gage d'un avenir de sécurité, de travail et de succès.

CONFESSON D'UNE JEUNE FILLE.

On écrit d'Aurillac: « Une fille du pays, âgée de vingt-six ans, était sur le point de se marier. Elle alla à confesse, et déclara à son confesseur, qu'il y a seize ans (elle en avait alors dix), elle était domestique chez un métayer des environs; qu'un soir qu'elle était couchée et qu'on la croyait endormie, son maître rentra tout bouleversé, dans une agitation extrême, s'approcha du lit de sa femme, et lui

dit qu'il venait de commettre un assassinat et de voler sa victime; il déposa en même temps sous le lit quelque chose de lourd et se coucha. Depuis qu'elle avait eu connaissance de cet horrible secret, jamais elle n'avait eu le courage de le divulguer; elle craignait la vengeance de son ancien maître; mais au moment de se marier, elle croyait ne pouvoir le garder dans la crainte que le ciel ne bénit pas son union. En effet, à l'époque qu'elle rappelait, un assassinat avait été commis, et un homme, accusé du crime, avait bientôt après été condamné aux travaux forcés à perpétuité. Ce malheureux y est encore. Le curé, possesseur du secret, et poursuivi par l'idée de réparer une injustice, en écrivit à son évêque, qui l'autorisa à rompre, sur ce point, le secret de la confession et à instruire la justice. Aujourd'hui le procureur du roi informe, le maître de la jeune fille est arrêté, et bientôt les débats vont s'ouvrir. »

Nouvelles diverses.

— M. Lemaire, statuaire, vient d'être chargé par l'empereur de Russie de l'exécution du fronton principal de l'église d'Isaac, à Saint-Petersbourg. Ce magnifique monument, dont tous les journaux ont donné la description, est, comme on sait, exécuté sur les dessins et sous les yeux d'un Français, M. de Monferrand. Le fronton confié à M. Lemaire est égal en grandeur au fronton de la Madeleine; mais

ici l'artiste avait travaillé la pierre; à Pétersbourg, le bas-relief sera coulé en bronze. Les colonnes du péristyle qui supportent le fronton, formées chacune d'un seul morceau de granit, ont 54 pieds de hauteur.

L'église d'Isaac a trois autres frontons; ils sont donnés à un artiste bavarois, à un Prussien et à un Russe.

REVUE DU MOIS.

— Le 16 avril, M. M. les ministres de la Justice et par interim de l'Empire, de la Marine et par interim de la Guerre, des Finances et des Affaires étrangères ont donné leur démission, qui a été acceptée par S. E. le Régent.

Une ordonnance du même jour a nommé au ministère de la Justice et par interim à celui de l'Empire, M. le Sénateur Francisco de Paula de Almeida e Albuquerque; au ministère des Affaires étrangères et par interim à celui des Finances, M. le Conseiller Candido Baptista de Oliveira; au ministère de la Marine et par interim à celui de la Guerre, M. le Chef de division Jacinto Roque de Senna Pereira.

— Nous lisons dans le *Jornal do Commercio*: « Nous avons reçu l'heureuse nouvelle d'un succès obtenu par une division de l'armée légaliste à Rio Grande, avantage qui malheureusement est compensé par les tristes événements de S. Catherina, où les rebelles se sont emparés de la Ville de

Lages qu'ils occupent encore.

» Le président de la prétendue république de Rio Grande vient de publier un décret ordonnant d'horribles représailles contre les légalistes que le sort des armes fera tomber au pouvoir des factieux de Piratinim.»

— Le journal Américain *New York Express* a apporté la nouvelle que les forces françaises continuaient d'occuper le fort S. Juan d'Ulloa, et que la Ville de Vera Cruz était presque déserte.

— On a reçu de la Havane la nouvelle de l'arrivée dans les mers des Antilles d'une escadre française, avec 40,000 hommes de troupes destinées à attaquer Mexico. L'escadre a été rencontrée en vue de la Martinique.

— On écrit de Buenos-Aires, 26 mars: Rosas a ordonné que les exécutions, qui jusqu'à présent se faisaient en fusillant les coupables, se fissent dorénavant en les décapitant. Dans le quartier de Quintino, lieu le plus fréquent des exécutions, il y a deux Indiens qui ont pour occupation de décapiter les victimes envoyées par Rosas.

On assure que le 4^{er} avril, le dictateur accordera une amnistie à tous les émigrés pour opinions politiques.

On a reçu à Buenos Aires la nouvelle d'une contre révolution à Bolivia: le général Velazco a été battu par les troupes du gouvernement légal de Santa-Cruz.

